

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une histoire et ses avatars

Sylvie Bérard et Brigitte Caron, *Elle meurt à la fin*, Montréal, Page éditeur, collection « Post-Scriptum », 1993, 194 p.

Julie Sergent

Number 70, Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38609ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sergent, J. (1993). Review of [Une histoire et ses avatars / Sylvie Bérard et Brigitte Caron, *Elle meurt à la fin*, Montréal, Page éditeur, collection « Post-Scriptum », 1993, 194 p.] *Lettres québécoises*, (70), 27–27.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Une histoire et ses avatars

Dès le titre, on sait que le roman sera pervers.

PRÉSENTATION
Julie Sergent



E LLE MEURT À LA FIN. Dès le titre, on sait que le roman sera pervers. Car loin de respecter le premier commandement de toute littérature qui se respecte — tu ne diras pas tout de suite comment que ça finit — les auteures s'en moquent et dévoilent en pleine page couverture le destin tragique de leur héroïne. Faut-il en pleurer ? Que non. *Elle meurt à la fin* est un roman (ou quelque chose du genre) parfaitement ludique qu'on lit comme, enfant, on feuillette un *Spirou*, un doigt dans le nez ou presque, avec l'impression que cette fois on en a vraiment pour son argent et que des heures et des heures d'intense plaisir nous sont promises.

Imitant la formule «Cahier de jeux et de lectures» généralement conçue pour les enfants, à la frontière de la B.D. et du livre sans images qui les terrorisent mille fois plus que Barbe Bleue et les sept nains réunis, le texte de Sylvie Bérard et Brigitte Caron encourage la participation du lecteur. Ainsi, parsemées à travers le récit qui finit comme on sait, se dressent des pages extra-romanesques qui célèbrent les diverses formes de l'imprimé : scénario, tableau de probabilités, lettres, articles de journaux, publicité, pétition, sondage, contrat, pièce de théâtre, chanson, roman-photos, livre pour enfants, *scrapbook*, et même des mots croisés, un mot mystère, un horaire télé et une poupée avec ses vêtements à découper ! Il en résulte une forme pas du tout conventionnelle et, de ce fait, intéressante; une diégèse pas du tout linéaire malgré tout prenante; un petit quelque chose de parfaitement ridicule, et donc plutôt tordant.

Qu'en est-il du fond de la chose ? Dans un probable effort pour contrebalancer toute l'importance de la forme, les auteures ont réussi à échauffer un fond qui se tient assez bien. Triple fond, en fait, puisque c'est un fond qui traite du fond de l'eau et du fond de l'âme.

Alors qu'elle vient de plonger, seule, dans les eaux du Saint-Laurent, Ligia X. est attaquée par un épaulard, qui la force à se tenir cachée. Sa bonbonne d'oxygène étant presque vide, les minutes sont comptées. Elle les emploiera à se remémorer le fil de sa vie, s'adressant à ses proches, imaginant ce qui aurait pu être, ce qui sera, après le gloup final...

Le fond n'est pas original, et c'est en quelque sorte ce qui en fait tout

l'attrait. Car sans doute faut-il lire dans l'histoire de Ligia X. la parodie de nombre de romans à saveur autobiographique où l'auteur se cache derrière un narrateur anonyme pour mieux recenser les moments clés de son existence et cracher ses vieilles bibites : avec un peu d'inceste par-ci, un peu d'homosexualité par-là, un peu de dope, un peu de baise, *Elle meurt à la fin* comporte tous les ingrédients du roman quotidien...

Mais, qu'on se console, même l'histoire n'ira pas sans sa petite perversité. En effet, si la mort de l'héroïne ne s'est jamais tenue secrète, sa naissance, par contre, est entourée de mystère. Elle est née au début, on le présume, on le sait, mais encore. On n'en dit pas plus. C'est l'histoire d'un roman à l'envers : on connaît la fin, mais pas le début...

Le texte de Sylvie Bérard et Brigitte Caron reste toutefois un roman dont la forme importe plus que le fond. *Elle meurt à la fin* n'est d'ailleurs pas sans rappeler le travail du groupe de l'Oulipo, dont les auteurs s'astreignent à des consignes d'écriture qui, pour être ludiques, n'en sont pas moins extrêmement rigides. Conséquemment, il est presque impossible que le style n'en souffre pas, et, à moins de s'appeler Raymond Queneau, on peut difficilement à l'intérieur d'un tel cadre pondre autre chose que des Exercices, sans style.

Elle meurt à la fin est un exercice réussi.



LA PUB c'est payant

Pour annoncer dans
Lettres québécoises

BENOÎT MARION
RESPONSABLE DE LA PUBLICITÉ

TÉL.: (514) 525-9518 · TÉLÉC.: (514) 523-9401